



Bérénice reine des jeux

Jean-Yves Carrez-Maratray

► **To cite this version:**

| Jean-Yves Carrez-Maratray. Bérénice reine des jeux. 2017. <hal-01433288>

HAL Id: hal-01433288

<https://hal-univ-paris13.archives-ouvertes.fr/hal-01433288>

Submitted on 12 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bérénice reine des jeux

Quand on parle de « jeux » en histoire grecque on pense naturellement, et avant tout, aux Jeux Olympiques qui furent ressuscités par Pierre de Coubertin en 1896. Mais l'expression est trompeuse puisque l'on ne « jouait » pas vraiment dans ce que les Grecs appelaient des *agônes*. La traduction par « jeux » nous vient du latin, qui parlait de *ludi*, notamment pour les fameux « jeux du cirque », bien différents par leur nature. Le grec *agôn*, construit sur le radical d'*ageîn*, qui signifie « mener, rassembler » et que l'on retrouve dans l'*agora*, le lieu de rassemblement par excellence, et dans l'*agôgè*, l'école spartiate à la dure, désignait d'abord une réunion de participants qui, ensuite, en vinrent à se mesurer les uns aux autres. La meilleure traduction française est « concours », un mot qui peut, de la même façon, désigner aussi bien, pour reprendre la première définition du Grand Robert, une « *rencontre (de nombreuses personnes) dans un même lieu (...). Un grand concours de peuple, de badauds, de curieux, de spectateurs* », que la troisième, une « *épreuve dans laquelle plusieurs candidats entrent en compétition pour un nombre limité de places, de récompenses* » et plus particulièrement en sport une « *épreuve où les concurrents se disputent les prix* ». Evidemment le « jeu » au sens large n'est pas exclu de cet esprit comme le rappelle le même Grand Robert : « *suite d'épreuves organisées (= > **Jeu**) et dotées de prix* ». Nous verrons ainsi qu'il y eut en effet de l'« esprit ludique » dans les concours grecs, et cela jusqu'à aujourd'hui dans le jeu qui oppose encore entre eux les universitaires à propos de telle ou telle énigme dont nous reparlerons.

Il y avait plusieurs variétés d'*agônes*, et plusieurs types de compétitions lors d'un *agôn*. On distingue d'ordinaire les concours musicaux et les concours « athlétiques », autrement dit sportifs. Dans ces derniers, on distingue les épreuves à proprement parler athlétiques des épreuves hippiques. Les épreuves athlétiques étaient de trois catégories : les courses à pied, les lancers (il y en avait trois, disque, javelot, saut en longueur) et les sports de combat (lutte, boxe, catch appelé pancrace). Le « pentathlon » était un composé des trois : les trois lancers, une course, et une lutte pour départager les ex-aequo. Nous ne nous intéresserons ici qu'aux épreuves hippiques : à Olympie leur nombre a varié pour se stabiliser finalement à six, trois courses de chevaux adultes (quadriges, biges et cheval monté), et trois courses de poulains (mêmes catégories).

Il faut rappeler que les Jeux Olympiques ne furent pas les seuls *agônes* grecs. Il y en avait un très grand nombre mais les plus prestigieux étaient ceux qui constituaient la *periodos*, « le circuit ». Ils étaient quatre : les Olympiques de Pisa près d'Elée, les Pythiques de Delphes, les Isthmiques de Corinthe et les Néméens de Némée près d'Argos. Les Olympiques et les Pythiques étaient « pentétériques » c'est-à-dire qu'ils avaient lieu une fois tous les quatre ans, à deux ans d'intervalle chacun. Les Isthmiques et les Néméens étaient « triétériques » c'est-à-dire qu'ils avaient lieu une fois tous les deux ans, l'année séparant les Olympiques des Pythiques et vice-versa. Soit l'ordre : Olympiques / Isthmiques - Néméens / Pythiques / Isthmiques - Néméens / Olympiques.

Mais le jeu ne consistait pas qu'à gagner les concours. Leur multiplication entraîna en effet le désir de donner à sa victoire une notoriété plus grande qu'aux autres. Autrement dit la

compétition passa de celle des compétiteurs à celle des vainqueurs entre eux. Une nouvelle compétition apparut, qui put être quantitative : avoir gagné le plus de victoires possibles et même toutes celles de la *periodos* (être un « périodique »), ou qualitative : faire de sa victoire un événement sans précédent. Cette émulation entraîna la floraison d'œuvres de circonstance que les vainqueurs commandaient à des poètes eux-mêmes épris de performance : certains, à l'imitation de Pindare et de Bacchylide, se risquèrent à la grande « épinicie », ample poème de victoire aux accents épiques, mais la plupart choisirent l'épigramme, dont l'exigence consistait, au contraire, à dire beaucoup en peu de mots, un genre que la tradition byzantine a préféré conserver dans ses *Anthologies* :

« Cette statue est une offrande du Corinthien Nikoladas,
Qui fut vainqueur à l'Isthme,
Qui, aux Panathénées, reçut en prix pour le pentathlon
Soixante amphores d'huile ;
Que les plages de l'Isthme saint ont vu trois fois de suite
Gagner le prix aux jeux du Maître de la mer ;
Qui fut trois fois vainqueur à Némée et quatre autres
A Pellana, deux fois au Lykaion,
A Tégée, à Egine, en la rude Epidaure,
A Thèbes, chez les Mégariens ;
A Phlionthe il gagna le stade et le pentathlon
Emplissant de joie la grande Corinthe »¹,

ou en plus court encore,

« Je suis Dikôn, fils de Kalimbrotos, et j'ai gagné
Trois fois à Némée, deux fois à Olympie, cinq fois à Pythô,
Trois fois à l'Isthme. Je couronne Syracuse »².

La plupart des jeux athlétiques grecs étaient réservés aux hommes, mais il existait quelques compétitions pour femmes. On a souvent considéré que la nudité des compétiteurs, qui pérennisait l'ambiance « héroïque » ayant présidé à l'institution, souvent funéraire, des jeux, excluait *de facto* les femmes de l'assistance, mais il semble bien que cette prohibition n'ait eu cours qu'à Olympie³. Il n'en est donc que plus surprenant de voir des femmes se mêler à la compétition et remporter la victoire olympique. Dans cette partie, elles n'avaient d'autres cartes à jouer que la complicité, volontaire ou involontaire, des hommes, et un terrain de jeu plus approprié, celui de l'hippodrome⁴.

¹ *Anthologie Palatine*, XIII, 19.

² *Anthologie Palatine*, XIII, 15.

³ M. Dillon, « Did Parthenoi Attend the Olympic Games ? Girls and Women Competing, Spectating and Carrying Out Cult Roles at Greek Religious Festivals », *Hermes* 128, 2000, p.457-480.

⁴ M. Dillon, *op. cit.*, p.465, considère que les femmes victorieuses « ne pouvaient assister à la course de leurs chars si l'on accepte l'avis de Pausanias selon lequel les *gynaikes* ne pouvaient aller à Olympie pendant la durée du festival ». En revanche elles pouvaient y assister si elles étaient encore jeunes filles (*parthenoi*).

La pionnière : Kynisca.

Le 11 juin 1879 les archéologues allemands qui fouillaient le sanctuaire d'Olympie découvrirent, dans la partie nord du Prytanée, une intéressante base de calcaire noir. La dédicace qu'elle portait, aussi mutilée qu'elle fût, ne résista pas longtemps aux grands épigraphistes qu'étaient Wilhelm Dittenberger et Karl Purgold⁵. Mais ce ne sera pas diminuer leur science, qui était grande, que de dire qu'ils n'avaient pas grand mérite à cela ; la base portait en effet le texte d'une épigramme déjà connue par le recueil byzantin de l'*Anthologie Palatine* :

*« Rois de Sparte furent mes pères et mes frères.
Gagnante avec mon char aux chevaux rapides, moi Kyniska,
J'ai dressé ici cette effigie. Première, je le dis, de toutes les femmes
De la Grèce, j'ai remporté cette couronne »*⁶.

Les deux savants furent d'autant moins surpris qu'un passage de Pausanias les informait à l'avance de l'existence de cette dédicace :

*« Pour ce qui est de Kynisca fille d'Archidamos, pour ce qui concerne son origine et ses victoires olympiques, j'en ai parlé auparavant dans mon exposé consacré aux rois de Lacédémone⁷. A Olympie, auprès de la statue de Trôilos, on a fait une base de pierre avec un char et ses chevaux, un cocher et le portrait de Kynisca elle-même, œuvre d'Apellas ; on y a gravé en outre des inscriptions relatives à Kynisca »*⁸.

C'est cette base de pierre que les archéologues venaient de retrouver. Comme le laissait entendre Pausanias, et comme le proclamait l'épigramme, Kynisca n'était pas une inconnue. Elle était la fille du roi de Sparte Archidamos, mort en 427 et qui donna son nom à la première partie de la guerre du Péloponnèse, et la sœur d'Agis II et d'Agésilas, les deux fils d'Archidamos qui lui succédèrent à Lacédémone, de 427 à 398 pour le premier, et de 398 à 358 pour le second. Elle était née vers 440. On ne lui connaît pas de mari mais elle était peut-être veuve en 396 et 392, date de ses victoires, à moins que, fille royale célibataire, elle ne disposât de ses propres biens. Car là est bien l'essentiel : Kynisca était riche, très riche !

C'est cette richesse qui, associée à ses victoires aux jeux, a fait de Kynisca une « femme célèbre ». Le premier Grec qui parla d'elle (après, certes, l'auteur de l'épigramme d'Olympie) fut l'ami et le thuriféraire de son frère Agésilas, l'historien Xénophon :

« Il persuada sa sœur Kynisca d'entretenir une écurie de course et il démontra, quand elle triompha, que cet élevage était un exemple non de qualités mais de richesse. Et dans ce cas-ci, comment ne serait-il pas clair qu'il eut des sentiments nobles : s'il était vainqueur de simples particuliers à la course de chars, il ne serait pas plus renommé. Mais s'il disposait de

⁵ W. Dittenberger, K. Purgold, *Die Inschriften von Olympia* (Olympia V), 1896 ; réimpr. Amsterdam, 1966 ; n°160.

⁶ *Anthologie Palatine*, XIII, 16.

⁷ C'est-à-dire en III, 8, 1.

⁸ Pausanias, *Description de la Grèce*, VI, 1, 6.

sa cité comme amie par-dessus tout, s'il possédait par toute la terre les amis les plus nombreux et les meilleurs, s'il était vainqueur par les bienfaits envers sa patrie et ses compagnons tout en châtiant ses adversaires, eh bien, c'est ainsi, selon son sentiment, qu'il deviendrait le vainqueur des plus beaux et plus prestigieux concours et le plus renommé de son vivant et après sa mort »⁹.

La même histoire devient, chez Plutarque, le récit suivant :

« Voyant que quelques-uns de ses concitoyens se prenaient pour des personnages importants parce qu'ils avaient des écuries de courses et s'en montraient très fiers, il persuada à sa sœur Kynisca de lancer un char à Olympie et de prendre part au concours, voulant ainsi montrer aux Grecs que ce genre de compétition n'était nullement une affaire de vaillance, mais de richesse et de dépense »¹⁰.

Et chez Pausanias :

« Archidamos eut aussi une fille, du nom de Kynisca ; elle était extrêmement désireuse de gagner aux jeux Olympiques et elle fut la première femme à élever des chevaux et la première à remporter une victoire Olympique. Après Kynisca d'autres femmes, notamment des femmes de Lacédémone, ont remporté des victoires Olympiques, mais aucune d'entre elles n'a été plus distinguée qu'elle pour ses victoires »¹¹.

« Près du Platanistas il y a aussi un hérôon de Kynisca, la fille d'Archidamos, roi des Spartiates ; elle fut la première femme à élever des chevaux et à remporter une victoire olympique à la course des chars »¹².

« Il y a aussi l'attelage de Kynisca en bronze, en témoignage de sa victoire à Olympie. Ces chevaux sont de taille réduite, ils sont à droite en entrant dans le pronaos (du temple de Zeus) »¹³.

Ces passages pourraient à bon droit être versés comme pièces d'accusation au procès de la misogynie grecque ! A première vue, en effet, la victoire de Kynisca nous semble avoir été organisée pour démontrer aux Spartiates que les courses de chars n'étaient pas « une affaire d'hommes », puisqu'ils pouvaient s'y faire battre par une femme, c'est-à-dire par un être notoirement inférieur à eux, en termes physiques s'entend. Pourtant, à bien lire Xénophon, telle n'était pas l'intention d'Agésilas. C'est « à la richesse et à la dépense » que le roi s'en prenait. L'engouement des Lacédémoniens pour les jeux faisait, selon lui, courir deux risques à la cité, l'appauvrir par les dépenses somptuaires de ses citoyens et les détourner de leurs traditions militaires. Au moins, à la guerre, leur suggérait-il, vous ne serez pas en situation de vous faire battre par une femme... Autrement dit, si Agésilas a demandé à sa sœur de concourir à Olympie, c'est parce qu'elle était immensément riche et que sa victoire, pensait-il

⁹ Xénophon, *Agésilas*, IX, 6.

¹⁰ Plutarque, *Apophtegmes des Lacédémoniens*, Agésilas 49 (212B). Quasi même texte dans *id.*, *Agésilas*, XX, 1.

¹¹ Pausanias, III, 8, 1.

¹² *Id.* III, 15, 1.

¹³ *Id.* V, 12, 5.

et misogynie aidant, démontrerait sans équivoque le rôle de l'argent dans les courses : si c'était un homme tout aussi immensément riche qui eût gagné, on aurait imputé sa victoire à sa valeur (*arètè*), non à sa richesse, sans rien démontrer. Avec une femme, ce serait différent !

Mais c'était sans compter sur Kynisca, qui était fine joueuse. Elle renversa totalement la partie en s'appuyant sur la tradition même des jeux qu'elle venait de remporter. Sa victoire, fit-elle savoir par l'intermédiaire de son poète à Olympie, ne devait rien à sa richesse mais tout à sa naissance (« *rois de Sparte furent mes pères et mes frères* » !), autrement dit à son *arètè*, à sa valeur à elle. Courir à Olympie avait été, de tout temps, une affaire d'aristocrates et Kynisca rappelait que, de ce point de vue, fille et sœur de rois, elle n'avait de leçons à recevoir de personne. Bien joué ! Elle se paya même le luxe de se faire bâtir un *hérôon*, c'est-à-dire un sanctuaire où on la vénèrerait pour toujours comme une personne surhumaine, et commanda au sculpteur Apellas les preuves statuaires de son exceptionnelle nature.

Quoi qu'en pensèrent ses admirateurs antiques, Agésilas avait fort mal joué sa partie. Non seulement les Spartiates continuèrent, comme si de rien n'était, à se passionner pour les compétitions hippiques, mais il devint aussi patent que celles-ci seraient désormais une affaire d'« écuries de courses pour milliardaires », appartenant de préférence à des familles royales où les femmes avaient leur mot à dire, une réalité que l'époque hellénistique se chargea bientôt d'illustrer. Ajoutons qu'une nouvelle compétition venait d'être inventée par Kynisca, celle consistant à savoir quelle femme mériterait désormais le titre de « plus grande gagnante des jeux de tous les temps ».

Les épigrammes de Poseidippos

« *Après Kynisca d'autres femmes, notamment des femmes de Lacédémone, ont remporté des victoires Olympiques, mais aucune d'entre elles n'a été plus distinguée qu'elle pour ses victoires* »¹⁴.

Il y a quelques années, on pouvait encore lire cette phrase de Pausanias sans penser à mal : les jeux sont faits, pensait-on, et c'est Kynisca qui a gagné pour toujours ! Hélas pour Kynisca, la publication, en 2001, des 112 épigrammes inédites du *Nouveau Poseidippos* sur un papyrus de Milan, le P.Mil.Vogl. VIII 309, a porté un rude coup à sa réputation de *wonder woman* exclusive¹⁵. Ce sont des chevaux qui nous l'apprennent :

AB 87 : « *Nous n'étions encore que des poulains quand, pour Bérénice La Macédonienne¹⁶, nous remportâmes, ô gens de Pisa, la couronne olympique. Sa réputation est telle que, de Kynisca De Sparte, elle éclipse la gloire passée* »¹⁷.

¹⁴ Pausanias, III, 8, 1.

¹⁵ On désigne les épigrammes du *Nouveau Poseidippos* par les initiales AB des auteurs de l'*editio minor* du P.Mil.Vogl. VIII 309 : C. Austin, G. Bastianini, *Posidippi Pellaei quae supersunt omnia*, Milan, 2002, suivi du n° de l'épigramme dans la série. Le texte a été beaucoup amendé depuis 2001. Une version « in progress » est disponible en ligne : <http://chs.harvard.edu/CHS/article/display/1343>, avec une bibliographie (pléthorique) en cours.

¹⁶ En grec *Bérénikas Makétas*.

Exit donc Kynisca de la première marche du podium, une place occupée désormais par « Bérénice la Macédonienne ». Poseidippos fait ici parler, dans l'esprit subtil des épigrammes, les chevaux de bronze d'un groupe statuaire érigé en l'honneur d'une victoire olympique. Puisque la statue a pour fonction de prolonger dans le temps le souvenir de ce succès, le poète imagine spirituellement que les chevaux ont vieilli depuis le jour de leur triomphe. Mais c'est bien, rappellent-ils, en tant que « poulains » qu'ils ont remporté la course pour « Bérénice la Macédonienne ». Il existait en effet, comme nous l'avons dit, à côté des courses pour chevaux adultes, des épreuves pour les chevaux jeunes. La première course des quadriges de poulains eut lieu en 384, celle des biges en 264, et celle des poulains montés en 256.

Mais qui est cette Bérénice ? De quand date sa victoire ? C'est à un autre jeu qu'il nous faut jouer dorénavant, celui de l'identification des « reines des jeux » lagides. Pour cela, il convient d'abord de dater Poseidippos lui-même. Ce poète macédonien, natif de Pella, était connu avant la découverte du papyrus de Milan pour avoir fleuri à Alexandrie sous le règne des deux premiers Ptolémées : Ptolémée I^{er} Sôter (305-282) mais surtout Ptolémée II Philadelphe (284-246)¹⁸. Durant cette première moitié du III^{ème} siècle av. J.-C., trois reines portèrent le nom de Bérénice :

- Bérénice I, l'épouse de Ptolémée I^{er} et la mère de Ptolémée II,
- Bérénice Syra, la fille de Ptolémée II et la sœur de Ptolémée III, qui devint reine de Syrie par son mariage, en 252, avec Antiochos II,
- et enfin Bérénice II, la fille de Magas de Cyrène, qui devint reine d'Égypte par son mariage, en 246, avec Ptolémée III, la belle-sœur donc de la précédente¹⁹.

La plupart des commentateurs pensent que c'est Bérénice I qui est célébrée dans l'épigramme 87 du *Nouveau Poseidippos*²⁰. Étant donné, remarquent-ils, que plusieurs autres reines lagides ont gagné aux jeux, seule la plus ancienne d'entre elles peut avoir reçu le titre de nouvelle Kynisca. En effet, imputer ce triomphe à une reine plus récente, c'eût été insulter à la dignité des autres en les mettant d'office entre parenthèses. C'est ce que suggère aussi l'épigramme suivante, la 88 :

AB 88 : « *Trois rois premiers aux Olympiades ! il n'y a que nous
A avoir gagné chacun la course de chars, mes parents et moi !
Je suis l'un d'eux ; je m'appelle aussi Ptolémée ; de Bérénice
Je suis le fils, né de race Eordienne ; et eux ce sont mes deux parents.*

¹⁷ Poseidippos de Pella, *Épigrammes*, AB 87, p.112-113.

¹⁸ Sa plus ancienne attestation figure sur une inscription de Delphes datée de 276/275.

¹⁹ D L. Clayman, *Berenice II and the Golden Age of Ptolemaic Egypt. Women in Antiquity*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2014. J.-Y. Carrez-Maratray, *Bérénice II d'Égypte. Une reine dans les étoiles*, Paris, Ellipses, 2014.

²⁰ D. Clayman, p.154, l'identifie à Bérénice II parce que celle-ci, native de Cyrène, aurait eu plus de droits que Bérénice I à se mesurer à une Spartiate (Sparte étant la métropole de Théra, elle-même métropole de Cyrène). Il nous semble, tout au contraire, que c'est parce qu'elle n'est pas Spartiate mais « Macédonienne » que Bérénice (I) éclipse Kynisca : les temps ont changé, place aux héritiers de Philippe et d'Alexandre, chante Poseidippos de Pella, lui-même un Macédonien !

*A la gloire insigne de mon père j'ajoute la mienne, mais que ma mère,
Une femme, ait remporté la course de chars, ça c'est grand ! »²¹.*

Ici le Ptolémée qui parle se déclare fils d'un père appelé, comme lui, Ptolémée, et d'une mère appelée Bérénice. Ce ne peut être que Ptolémée II et sa mère est donc bien Bérénice I²². Une victoire olympique de Ptolémée II était en effet signalée par Pausanias²³, mais on en ignore la date. Celle de la victoire olympique de sa mère, Bérénice I, n'est pas plus connue et elle peut remonter jusqu'au règne de son époux, Ptolémée I, avant 284. C'est son quadriges de poulains qui gagna la course, puisqu'il n'existait pas, avant 264, d'autre épreuve pour les jeunes chevaux.

Mais, si la Bérénice des épigrammes 87 et 88 est bien Bérénice I, il n'en va pas de même d'une autre Bérénice, présentée comme une « reine virginale », dans trois autres épigrammes hippiques du *Nouveau Poseidippos*, qui portent les n^{os} 78, 79 et 82 :

AB 78 : « Parlez, vous tous poètes, de ma renommée, si jamais il vous plut
De dire ce que chacun sait : que ma gloire ne date pas d'hier.
Mon grand-père Ptolémée gagna l'épreuve des chars,
Menant ses étalons aux courses de Pisa ;
Et Bérénice, la mère de mon père ; et mon père, à nouveau
triompha avec ses chars, roi né de roi,
du même nom que son père ; et Arsinoé remporta les trois
Victoires équestres dans la même compétition.
De mon père j'honore la lignée sacrée et, des femmes,
On m'appelle [l'éclat], moi la reine virginale²⁴.
Olympie fut témoin de tous ces exploits d'un seule maison,
Les enfants de leurs enfants triomphant avec leurs chars.
Chantez donc, femmes de Macédoine, la couronne que la royale
Bérénice²⁵ remporta avec son char tiré par des chevaux adultes »²⁶.

AB 79 : « La reine, la jeune-fille²⁷, oui c'est elle, Bérénice qui, avec son char,
A remporté en une fois toutes les couronnes équestres
En tes concours, Ô Zeus de Némée ! Par la vitesse de ses chevaux

²¹ *Ibid.*, épigramme 88.

²² Là encore nous ne suivons pas D. Clayman, p.155, pour qui les trois rois seraient Ptolémée I, II et III, ce dernier se déclarant « homonyme de Ptolémée (II) le fils de Bérénice (I) », sa mère glorieuse étant alors Arsinoé II. Cette traduction est incompatible avec l'emploi, au vers 4,i de « fils » au nominatif, donc en apposition au sujet (« moi, l'homonyme, le fils de...») et non au complément du nom (« moi l'homonyme de Ptolémée le fils de... ») qui imposerait que « fils » fût au génitif.

²³ Pausanias, VI, 17, 3.

²⁴ En grec *parthenios [basili]s*. Le nom *basilis* est une restauration probable de C. Austin.

²⁵ En grec *Bérénikès tès basileuousès*.

²⁶ *Ibid.*, épigramme 78 (AB, p.102-103).

²⁷ En grec *parthénos hèn basilissa*.

*Son char, au virage de la borne, laissa derrière lui la troupe des auriges.
Comme des flammèches, courant sous la bride,
Ses chevaux ont surgi pour saluer en tête les arbitres argiens »²⁸.*

*AB 82 : « Poseidon a vu un triomphe grandiose : de Bérénice
Le destrier vainqueur dans la course de l'hippodrome.
Et l'enfant de Macédoine, la fille²⁹ aux multiples couronnes, près de l'Acrocorinthe,
L'eau sacrée de la source Pirène l'a déclarée merveilleuse,
Avec son père Ptolémée. Toi seule a fait proclamer à l'Isthme
ta maison tant de fois victorieuse, toi seule reine³⁰ ! »³¹.*

L'épigramme 78, la première des trois, consacrée à une victoire olympique, nous apprend que « Bérénice » était une « reine virginale », mais le titre de « reine », repris en 79 et 82 (*basilis(sa)*), ne doit pas nous tromper : on sait en effet, par d'autres sources, qu'il pouvait désigner une petite fille royale non encore mariée, autrement dit une « princesse du sang ». Les épigrammes 79 et 82, sur une victoire néméenne et une autre isthmique, insistent d'ailleurs, elles aussi, sur le jeune âge (« jeune fille », « enfant »³²) de Bérénice. Elle avait pour grand père un Ptolémée, pour grand mère une Bérénice, et pour père un autre Ptolémée, trois ascendants déjà vainqueurs eux-aussi, en qui l'on reconnaîtra indubitablement le trio de l'épigramme 88 : Ptolémée I, Bérénice I et Ptolémée II, dont « Bérénice » est en conséquence la fille. A priori cette généalogie convient à Bérénice *Syra*, dont nous avons vu qu'elle était effectivement la fille de Ptolémée II, contrairement à Bérénice II, l'épouse de Ptolémée III, dont le père était Magas de Cyrène. Pourtant comme cette dernière, après son mariage, se déclara fille adoptive de Ptolémée II, le père de son mari, certains historiens ont pensé que c'était d'elle qu'il s'agissait. Le débat a fait couler beaucoup d'encre et peut-être ne sera-t-il jamais résolu. C'est un nouveau jeu qui se joue, celui qui oppose les spécialistes à son sujet !

De fait, les premiers éditeurs des papyrus du *Nouveau Poseidippos* pensèrent d'abord que la « reine virginale » était Bérénice II, la fille de Magas, parce que l'on savait déjà qu'elle avait remporté des victoires au jeux Olympiques et aux jeux Néméens. Les premières sont signalées par l'astronome Hygin :

« Concernant cette Bérénice (II), quelques uns ont dit, avec Callimaque, qu'elle avait coutume d'élever des chevaux et de les envoyer aux jeux Olympiques »³³.

La victoire Néméenne de Bérénice II, quant à elle, était connue pour avoir été chantée par le même Callimaque, poète officiel de la reine, dans une épinicie, la *Victoire de Bérénice*, dont il nous reste les premiers vers :

²⁸ *Ibid.*, épigramme 79 (AB, p.104-105).

²⁹ En grec *tèn Makétèn paida*.

³⁰ En grec *monè basilis*.

³¹ *Ibid.*, épigramme 82 (AB, p.106-107).

³² Une *païs* est, chez les Grecs, une fille ayant moins de 14 ans.

³³ Hygin, *De Astronomia*, II, 24, 2.

« A Zeus et à Némée³⁴, je dois un présent de gratitude,
 (ma chère) numpha, sang sacré des dieux frère et sœur³⁵,
 Notre épinicie de tes (...) chevaux.
 Car il y a peu, de la terre de Danaos né de la Vache³⁶,
 Jusqu'à l'île d'Hélène³⁷ et au devin de Pallène,
 Pasteur de phoques³⁸, vint une parole d'or,
 Annonçant qu'auprès du tombeau d'Ophéltès fils d'Euphétès³⁹,
 Aucun des cochers en tête n'avait couru assez vite
 Pour chauffer tes épaules du souffle de ses chevaux : les tiens
 Couraient comme le vent, et personne ne vit de queue de poisson »⁴⁰.

Mais cette victoire eut lieu en 245 av. J.-C., un an après le mariage de Bérénice II avec Ptolémée III, à une date où la reine ne pouvait plus être la princesse vierge des épigrammes. On supposa donc que la victoire olympique de Bérénice II, si c'était bien elle la « reine virginale », était antérieure à sa victoire néméenne et qu'il fallait la dater du temps de ses fiançailles avec Ptolémée III, c'est-à-dire entre 250 (année de la mort de son père Magas) et 246. En ces années-là, la princesse cyrénéenne aurait été reconnue comme fille adoptive par son futur beau-père, Ptolémée II, ce dont témoignerait la deuxième partie du passage d'Hygin, où Bérénice est présentée comme étant la fille de Ptolémée :

« D'autres disent plus longuement : Ptolémée, le père de Bérénice, terrorisé à la vue de la multitude de ses ennemis, chercha son salut dans la fuite ; mais sa fille, bien entraînée à cela, sauta à cheval, regroupa le reste des troupes et tua un grand nombre d'ennemis tandis que les autres prenaient la fuite. C'est la raison pour laquelle Callimaque la qualifie de "magnanime" »⁴¹.

³⁴ La nymphe Némée, éponyme de la ville de Némée.

³⁵ C'est-à-dire fille des « dieux Adelphe », Ptolémée II et sa sœur Arsinoé II, dont Bérénice II est censée être la fille par son mariage avec Ptolémée III, lui-même né de Ptolémée II et d'Arsinoé I, mais fils adoptif d'Arsinoé II.

³⁶ C'est-à-dire descendant d'Io, qui est l'ancêtre (non la mère) de Danaos, par son fils Epaphos, qui fut le père de Libye, qui fut la mère de Bèlos, qui fut le père d'Aegyptos et de Danaos, ce dernier ancêtre des Grecs (« Danæns »).

³⁷ Pharos, devant Alexandrie.

³⁸ Le « pasteur de phoques » est le génie transformiste Protée, le « vieux de la mer » qui habite Pharos dans l'*Odyssée*, mais qui résida aussi en Chalcidique, sur la péninsule de Pallène, en face de la Macédoine, patrie des Ptolémées. Censé aller d'un lieu à l'autre sous les eaux, il symbolise l'union égypto-égéenne réalisée par les souverain lagides.

³⁹ C'est-à-dire à Némée.

⁴⁰ P.J. Parsons, « Callimachus Victoria Berenices », *ZPE* 25, 1977, p.1-50. C. Meillier, « Papyrus de Lille : Callimaque, *Victoria Berenices* (suppl.hell. 254-258). Eléments de commentaire sur la divinité de Bérénice », *CRIPEL* 8, 1986, p.83-87.

⁴¹ Hygin, *De Astronomia*, II, 24, 2.

Cependant cette reconstitution, qui se heurte à de nombreuses objections sur lesquelles nous ne revenons pas, a perdu beaucoup de ses partisans et les meilleurs spécialistes préfèrent aujourd'hui reconnaître, plus simplement, dans la « reine virginale », la fille de Ptolémée II, Bérénice *Syra*, avant son mariage avec Antiochos II en 252⁴². Ses victoires aux jeux Isthmiques et Néméens dateraient de 263 ou 261, sa victoire olympique de 256⁴³.

Jeux réels ou jeux littéraires ?

Récemment pourtant, dans sa biographie de Bérénice II, Dee Clayman a proposé une nouvelle hypothèse concernant la « reine virginale » Bérénice. Sous ce titre, ce serait bien Bérénice II qui serait désignée. Il ne faudrait pas lire, selon elle, les épigrammes de Posidippos comme les témoignages, même poétiques, d'événements réels (ce qu'elle appelle « *too literal a reading of the poems* »⁴⁴), mais comme des exercices littéraires dans lesquels « le poète joue avec les formes des épigrammes agonistiques traditionnelles sur pierre »⁴⁵.

L'insistance des poètes sur la virginité de Bérénice II, même après son mariage avec Ptolémée III, serait une manière d'illustrer tout à la fois l'éternelle jeunesse des vainqueurs et la divinité de la reine, calquée sur celle d'Héra qui, selon le mythe, pouvait à volonté se refaire un corps de jeune fille auprès de Zeus son époux. Par ce biais théologique, Bérénice II aurait souhaité effacer une sorte de tache originelle, la consommation d'un premier mariage, avant 246, avec « Démétrios le beau », le fiancé que sa mère, Apamè, lui avait imposé après la mort de Magas en 250. On sait que Démétrios avait séduit Apamè au point d'en faire sa maîtresse, ce qui déterminait la garde royale à faire assassiner les deux amants. Bérénice, qui n'avait pas alors seize ans, aurait assisté, plus ou moins contre son gré à cette exécution. Dans *la boucle de Bérénice* Catulle traduisant Callimaque évoque le drame à mots couverts :

(...) At te ego certe

Cognoram a parua uirgine magnanimam.

Anne bonum oblita es facinus, quo regium adeptas es

Coniugium, quo non fortius ausit alis ?

« Je le savais pourtant bien, moi :

Quand tu n'étais que petite fille tu avais déjà le cœur d'une grande.

Aurais-tu oublié le beau crime par lequel tu obtins

Ton royal époux, ce dont nul autre n'eut jamais l'audace ? »⁴⁶.

Pour Dee Clayman, l'expression « *parua uirgo* » ne serait qu'une pieuse fiction destinée à faire oublier que Démétrios aurait bel et bien consommé son mariage avec Bérénice, avant

⁴² L'essentiel des arguments se trouve dans D.J. Thompson, « Posidippus, Poet of the Ptolemies », dans K. Gutzwiller (éd.), *The New Posidippus : A Hellenistic Poetry Book*, Oxford University Press, 2005, p.269-283.

⁴³ C. Bennett, « Arsinoe and Berenice at the Olympics », *ZPE* 154, 2005, p.91-96.

⁴⁴ D. Clayman, *op. cit.*, p.148.

⁴⁵ *Ibid.*, p.149.

⁴⁶ Catulle, *Carmina*, 66, 25-28.

que cette première union ne soit dramatiquement interrompue par l'adultère d'Apamè et la mort des amants. Mais nous n'en croyons rien, pour les raisons suivantes.

Réattribuer à Bérénice II les trois épigrammes 78, 79 et 82 du *Nouveau Poseidippos*, en les datant qui plus est d'après 246, aurait d'abord pour effet de creuser le fossé chronologique entre elles et les deux épigrammes 87 et 88. Celles-ci, nous l'avons vu, sont centrées sur les personnes de Bérénice I, de Ptolémée I (mort en 282) et de Ptolémée II⁴⁷, un trio auquel Poseidippos ajoute, dans l'épigramme 78, le souvenir d'Arsinoé II, la sœur et épouse du dernier des trois souverains, la reine dont la triple victoire olympique est datée de 272⁴⁸. C'est aussi toute la logique de la succession des « femmes gagnantes aux jeux » qui se verrait ainsi bouleversée. On sait en effet que, dans les années 260, une autre femme venue du royaume lagide fit sensation aux Jeux Olympiques. Il s'agissait de Bilistichè, l'une des nombreuses maîtresses de Ptolémée II, le roi devenu veuf à la mort de sa sœur-épouse, Arsinoé II, en 270 ou 268.

En effet, juste après la mort de la reine, cette même année 268, Bilistichè gagna, comme l'avait fait Bérénice I avant elle, la course des quadriges de poulains. On a vu qu'il n'y avait alors que quatre courses au programme olympique, les trois courses de chevaux adultes et cette unique course de poulains. Or la cinquième épreuve, celle du bige de poulains, fut ajoutée à l'olympiade suivante, celle de 264, et ce fut à nouveau Bilistichè qui l'emporta⁴⁹ !

Chris Bennett a suggéré, à bon droit selon nous, que la victoire d'une courtisane fut plutôt mal reçue dans l'entourage du roi veuf, car Bilistichè pouvait en tirer argument pour se faire reconnaître reine. N'avait-elle pas, avec son quadriges de poulains, égalé Bérénice I, la souveraine macédonienne qui « avait éclipsé Kynisca », et n'allait-elle pas prétendre « l'éclipser » à son tour ? Ne prenait-elle pas un peu vite la place d'Arsinoé II, dont le cadavre était encore chaud ? Ce serait pourquoi, dans les années qui suivirent, Ptolémée II réserva systématiquement le rôle de « reine des jeux » à sa fille Bérénice, encore vierge, avant de la marier au roi de Syrie en 252. La « reine virginale » serait donc bien Bérénice *Syra*, victorieuse aux Jeux Olympiques de 256.

Bérénice II, quant à elle, n'avait pas besoin de courses de chars pour passer à la postérité avant ses noces. Elle montait elle-même à cheval et fit tout ce qu'il fallait pour arriver pure au mariage égyptien que Ptolémée II et son père, Magas, avaient programmé pour elle. C'est en cela qu'elle fut, diront les poètes, *magnanima*, « une grande âme » : non pas parce qu'elle gagnait aux courses, mais parce qu'elle fit exécuter l'indigne fiancé qu'on voulait lui imposer. En 245, un an après son mariage, elle gagnait, elle-aussi, la course de chars des Jeux Néméens. Mais elle n'était pas femme à se satisfaire des petits poèmes à la manière de Poseidippos, peut-être déjà disparu à cette époque. C'est une épinicie grandiose qu'elle commanda à Callimaque, non pas de courtes épigrammes.

Dans son esprit, elle jouait, elle, « hors catégorie » !

⁴⁷ Certes D. Clayman date aussi ces épigrammes du règne de Ptolémée III et Bérénice II, mais le grec d'AB 88 s'y oppose (voir supra note 21).

⁴⁸ C. Bennett, « Arsinoe and Berenice at the Olympics », *ZPE* 154, 2005, p.94.

⁴⁹ Les victoires de Bilistichè nous sont connues par Pausanias, V, 8, 11 et par le papyrus d'Oxyrhynchos P.Oxy. XVII, 2082, f.6-7. C. Bennett, *op.cit.*, p.91, n.3-4.

Bilan...

396 : Kynisca est la première femme à gagner aux jeux Olympiques.

(284 ?) : Bérénice I, épouse de Ptolémée I, « éclipse Kynisca » au quadriges de poulains des jeux Olympiques.

272 : Arsinoé II, épouse de Ptolémée II, gagne trois victoires en une seule Olympiade.

268 : Bilistiche, maîtresse de Ptolémée II (veuf), égale Bérénice au quadriges de poulains des jeux Olympiques..

264 : Bilistiche gagne la première course de bige de poulains aux jeux Olympiques.

256 : Bérénice Syra, fille à marier de Ptolémée II, gagne aux jeux Olympiques.

252 : Bérénice Syra épouse Antiochos II de Syrie.

250 : Bérénice II, fille à marier, fiancée à Ptolémée (futur) III, succède à son père Magas à Cyrène et fait tuer son autre fiancé, Démétrios.

246 : Bérénice II, adoptée par Ptolémée II (qui meurt), épouse Ptolémée III.

245 : Bérénice II gagne aux jeux Néméens.

Bibliographie :

C. Austin, G. Bastianini, *Posidippi Pellaei quae supersunt omnia*, Milan, 2002

C. Bennett, « Arsinoe and Berenice at the Olympics », *ZPE* 154, 2005, p.91-96.

J.-Y. Carrez-Maratray, *Bérénice II d'Égypte. Une reine dans les étoiles*, Paris, Ellipses, 2014.

D L. Clayman, *Berenice II and the Golden Age of Ptolemaic Egypt. Women in Antiquity*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2014.

M. Dillon, « Did Parthenoi Attend the Olympic Games ? Girls and Women Competing, Spectating and Carrying Out Cult Roles at Greek Religious Festivals », *Hermes* 128, 2000, p.457-480.

W. Dittenberger, K. Purgold, *Die Inschriften von Olympia (Olympia V)*, 1896 ; réimpr. Amsterdam, 1966 ; n°160.

C. Meillier, « Papyrus de Lille : Callimaque, *Victoria Berenices* (suppl.hell. 254-258). Éléments de commentaire sur la divinité de Bérénice », *CRIPEL* 8, 1986, p.83-87.

P.J. Parsons, « Callimachus *Victoria Berenices* », *ZPE* 25, 1977, p.1-50.

D.J. Thompson, « Posidippus, Poet of the Ptolemies », dans K. Gutzwiller (éd.), *The New Posidippus : A Hellenistic Poetry Book*, Oxford University Press, 2005, p.269-283.